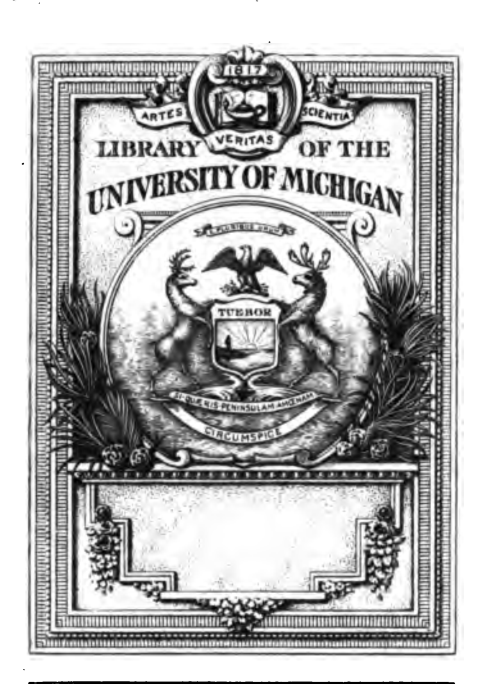

A 3 9015 00370 235 7
University of Michigan – BUHR


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Jules Bobin 1868

Georges et Pauline

par Dorvigny.

an IX

GEORGES ET PAULINE,

OU

LA PROBITÉ RÉCOMPENSÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE;

Louis Archambault
Par le Citoyen DORVIGNY.

Représentée, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 18 Vendemiaire an IX.



A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, boulevard Saint-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes, et rue Meslé, N°. 25.

AN X. (1801.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LABROSSE, maître Afficheur.	*Dumont.*
PAULINE, sa fille.	*Madame Dacosta.*
GEORGES, garçon Afficheur.	*Platel.*
BOURACAN, garçon Tailleur, ami de Georges.	*Raffile.*
M. DINVAL.	*Lebel.*
Un Clerc de Notaire.	
Un Garçon Traiteur.	
Un Domestique de M. Dinval.	

La Scène se passe dans la rue, devant la boutique de Labrosse.

PROPRIÉTÉ.

Je soussigné, reconnois avoir cédé au citoyen Fages, le droit exclusif d'imprimer et vendre la Pièce de *Georges et Pauline*, ou *la Probité récompensée ;* Paris, ce premier Nivôse, an X de la République Française.

Signé DORVIGNY.

GEORGES ET PAULINE,

dram. pl. 7 Rom. Dept
Wantham
3-22-32

OU

LA PROBITÉ RÉCOMPENSÉE.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGES ET BOURACAN, *viennent de dehors; ils sont entre deux vins, mais Georges moins que l'autre; ce dernier a des affiches dans sa trousse, un sceau à colle avec une échelle.*

BOURACAN.

EH ben! mon cher Georges, est-ce que nous allons nous quitter comme ça? tu ne veux donc pas que je paye la goutte, à mon tour?

GEORGES.

Non, mon cher Bouracan! ça n'est pas dans l'ordre, que ton tour vienne de c'te fois-ci. C'était avant-hier la décade, v'là deux jours que j'fêtons le lendemain, c'est honnêté pour des gens réglés com' nous.

Air: *De Raimonde.*

Autant qu'toi, tu peux m'en croire,
Ami, j'aime le bon vin,
Si j'pouvois, j'en voudrois boire,
Encor jusqu'à demain matin:
Mais com' il faut qu'tout finisse,
Il est juste qu'la raison,
Avant de s'perdre, avertisse } *bis.*
De r'tourner à la maison. }

BOURACAN.

A la bonne heure. Mais comme c'est toi qu'as payé pendant ces trois jours-là, je voulois prendre ma revanche.

GEORGES.

Si j'ai payé, ça se devoit. J'étois l'agresseur; je t'ai invité; je t'ai régalé; je t'ai versé à boire et je t'ai donné l'exempe... Aujourd'hui, que v'là déjà quatre heures du soir, il est tems de commencer la journée.

BOURACAN.

Bah! c'est pas la peine pour si peu qu'il en reste... Et pis, moi, je n'ai pas du tout le cœur à travailler.

Air : *Vive le vin, vive l'amour.*

Or, tu sais bien que sans le cœur,
Bien loin d'pouvoir se faire honneur,
On risque de gâter sa besògne :
Quant à moi, j'ai trop de vergogne,
Pour mal faire en aucun métier,
Et plutôt qu'd'être un mauvais ouvrier,
J'aime mieux être un bon ivrogne.

GEORGES.

Mon enfant, ta raison est bonne. Mais, moi, j'en ai encore un peu de cœur, et c'est le devoir qui me le donne. Vois-tu; car, comme je te dis, v'là des affiches que j'ai à coller depuis nonidi; c'est aujourd'hui duodi, v'là donc quat' jours que j'les trimballe avec mon échelle, et il est bentôt tems que je les plaque.

BOURACAN.

Oui-dà! sur-tout si elles étoient pressées.

GEORGES.

Ah! dam', elles sont venues dans un moment où ce que j'étois plus pressé qu'elles : j'étois à faire ce déjeûner que je t'ai dit, pour les accordailles de ma nôce avec le père de la fille de mon entrepreneur.

BOURACAN.

Ah! diantre. Oui; t'as raison, on ne quitte pas dans des occasions comme ça.

GEORGES.

Sur-tout, étant amoureux comme je le suis. Ainsi, entends-tu ben! y faut réparer ça : je n'ai qu'une centaine de feuilles à coller; ça sera bentôt debout. Va-t-en donner aussi quelques coups d'aiguilles, et pis, tu reviendras souper avec nous : je devois faire ce soir un repas de famille, en l'honneur de mon mariage qui sera demain; ainsi, t'en est prié en qualité de cousin, et j'y boirons de meilleur vin que ces jours-ci; je t'en réponds.

BOURACAN.

Et moi, je te réponds que je n'y manquerai pas. Mais dis-moi donc, t'as donc de l'argent pour épouser comme ça la fille de ton bourgeois? car, il est ladre, et je sais qu'il vouloit que son gendre ait du quoi.

GEORGES.

Oh! je dis à force de travailler faut ben que ça vienne?

BOURACAN.

Sans doute; mais, c'est que la paie n'est pas lourde. Et pis, comme nous buvons ben autant que nous travaillons; tout ça fait qu'on n'en ramasse guères.

GEORGES.

Ah! on n'en ramasse guères!.. Qu'est-ce qui sait queu-

qu'fois quand on a de bons yeux.... Et pis, qu'on a la main heureuse.

BOURACAN.

Comment? la main heureuse !... Ah! mon cher Georges, est-ce que t'aurois gagné à la loterie, par hazard?

GEORGES.

Gagné !... Oui-dà ! ça se pourroit ben. (*à part.*) Pardine ! trouvé d'un côté ou ben d'un autre, c'est toujours gagné, pisque ça vient de l'hazard comme y dit. (*haut.*) Ah ! ça ; mais écoute-donc, en parlant de gagner, nous perdons-là encor du tems, et mes affiches n'avancent pas: ainsi, pendant que nous causons; j'en vas étaler une sur ce mur-là... Tiens-moi l'échelle, toi.

(*Il pose son échelle contre le mur.*)

BOURACAN, *mettant le pied contre.*

Eh! qu'est-c' qu'elles chantent donc tes affiches?

GEORGES, *montant à l'échelle.*

Ah ! ma fine, je n'y regarde pas : tu sais ben que je ne sais pas lire. (*Il colle une affiche.*)

BOURACAN.

Ah! mais, c'est dangereux ça ! Si t'allois les coller à l'envers, y faudroit donc se retourner pour les lire?

GEORGES.

Oh ! y n'y a pas de risque : je suis au fait... Est-ce qu'il n'y a pas les grosses lettres en haut; donc, c'est ce qui nous règle.

BOURACAN, *lit l'affiche pendant que Georges la pose.*

» Il a été perdu, octidi dernier, depuis la place de Ven-
» dôme jusqu'au jardin Egalité, une bourse verte, conte-
» nant vingt-cinq louis en or... »

GEORGES, *sur l'échelle, se retournant vivement.*

Hen ! qu'est-ce que tu dis-là de louis d'or?

BOURACAN.

Air : *Des fraises.*

Ce sont sûr'ment les louis,
De quelque nouveau riche!

GEORGES.

Répète-donc c'que tu dis;

BOURACAN.

Moi, je ne dis pas, je lis:
L'affiche, l'affiche, l'affiche.

GEORGES, *sur l'échelle.*

Comment! l'affiche t'a dit ça? (*Il la détache vivement, descend, et la lui apporte.*) Regarde-donc ben de près.

BOURACAN.

Certainement. Tiens, il a été perdu, octidi dernier, et cætera.

Jules Bobin 1868

Georges et Pauline

par Sévrigny.

an IX

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Nos soins pour être fortunés,
Lorsqu'à s'unir on se destine,
Doivent d'abord être tournés
Sur ce qui fonde la cuisine;
Car j'ai toujours vu que l'amour,
Qui le matin fait bonne mine,
Boude et fuit à la fin du jour,
S'il est chassé par la famine.

Mais à présent, que te v'là en fonds, tu n'ès plus à dédaigner : ma fille est à toi, et nous serons tous les trois contens... et même pour en finir tout de suite, je m'en vas repasser chez le notaire, pour voir si le contrat que je lui ai commandé est prêt. Ne t'impatiente pas, mon ami Georges, je vas bientôt revenir, et en attendant, je te permets de parler d'amour avec la citoyenne ma fille.

GEORGES.

Grand merci de vot' bonté.

SCÈNE IV.

GEORGES, *seul.*

VOYEZ pourtant comme ces louis vous font avoir toutes les permissions !.. Y a quatre jours, quand je voulois tant seulement souhaiter un petit bon jour à ma chère Pauline, falloit que je m'y prenne ben à la dérobée, sans quoi j'aurions été grondés tous les deux. Aujourd'hui que v'là une bourse ben garnie, permis à moi de l'y causer d'amour, et c'est le père lui-même qui m'entame la conversation encore...

Air : *La Comédie est un miroir.*

Comme c't'or fait donc tout mouvoir,
Et comme il fait par-tout miracle !
C'est un sorcier, dont le pouvoir
Sait nous applanir tout obstacle :
Au plus mal habile ouvrier,
Il donne bientôt d'la science;
Il ouvre les mains de l'usurier,
Et fait fermer sa conscience.

Mais, au bout de tout ça, je fais une réflexion malgré moi... Ces louis, qui me valent ces permissions-là, sont y ben à moi ?.. A c't'heure-ci, que v'là leu maite qui les redemande, est-ce que je suis autorisé à faire la sourde

oreille ?... Le citoyen Labrosse dit pourtant que sans eux y n'y auroit pas de Pauline pour moi! et je sens que j'en suis pus amoureux que jamais... Mais être amoureux, ça ne doit pas empêcher d'être honnête...

Air : *Triste raison j'abjure ton empire.*

Perdre c'qu'on aime est ben cruel sans doute,
Mais la vertu n'connoît pas de détour ;
La probité, quoiqu'au cœur il en coute,
Ne doit jamais r'culer devant l'amour.

Pourtant renoncer à Pauline, c'est ben fort... La v'là qui vient : contons lui ça ; elle a de l'esprit, elle est honnête, et elle ne pourra me donner que des bons conseils.

SCÈNE V.

PAULINE, GEORGES.

PAULINE, *venant de la boutique.*

EH ben! mon cher Georges! c'est donc pour aujourd'hui que mon père consent à ce que nous soyons heureux?

GEORGES.

Oui, ma chère Pauline, et il est allé chez le notaire pour faire arranger tout ça.

PAULINE.

Comment que vous avez donc pu le déterminer... Vous l'y avez donc bien dit des belles paroles pour ça ?

GEORGES.

Oh ! oui. Des paroles dorées. J'ai pus parlé à ses yeux qu'à ses oreilles.

PAULINE.

A ses yeux ! Comment donc ça ?

GEORGES.

Quand je l'y parlois d'abord, y ne m'écoutoit pas : quand j'ai vu ça, j'ai fait reluire à sa visière, une bourse avec vingt-cinq louis en or... ah! dam' ! c'te vision là l'a attendri et persuadé tout d'un coup.

PAULINE.

Je le crois ben ! vingt-cinq louis !... eh ! où donc que vous avez eu ce trésor là ?

GEORGES.

Dans la rue.

PAULINE.

Comme c'est heureux, et qu'nous allons être contens!

GEORGES.

Oui. Mais...

PAULINE.

Comment ? mais !...

GEORGES.

Dame ! oui, y a un fier mais à ça. Ecoutez, ma chère Pauline ! vous êtes une brave fille, et vous avez de l'amitié pour moi autant que j'en ai pour vous... Lisez ce papier que j'ai dû coller dessus le mur, depuis trois jours.

PAULINE, *lisant l'affiche haut.*

» Il a été perdu, octidi dernier, depuis la place Ven-
» dôme jusqu'au jardin Egalité, une bourse verte, con-
» tenant vingt-cinq louis en or : on prie de les remettre
» au citoyen Dinval, à ladite place, N°. 13. »

GEORGES, *d'un ton piteux.*

V'là la bourse verte. (*il la lui montre.*) Y avoit dedans vingt-cinq louis, et je l'ai trouvée octidi, à l'entrée du jardin Egalité.

PAULINE.

Ah ! ciel ! qu'est-ce que vous me dites là ?

GEORGES.

C'est comme ça, et v'là qu'on la r'demande.

PAULINE.

Et c'est p't'être quelqu'un qui en a autant de besoin que nous, qui l'a perdue.

GEORGES, *vivement.*

Oh ! autant de besoin que nous !... au contraire, faut sûrement que ça soit un homme riche pour perdre, comme ça, vingt-cinq louis en compagnie ; car, j'nen pourrions jamais assembler, seulement deux, nous autres.

PAULINE.

Riche ou pauvre, c'est son bien ; et ça ne nous appartient pas.

GEORGES.

Oui. Aujourd'hui, que nous savons qu'il les redemande ; car, hier, moi, que je ne sais pas lire, si je les avois employés, c'étoit bien à moi... Faut y pas avoir le diable au corps ; là, de venir s'adresser tout juste à moi, pour afficher ça.

PAULINE.

Qui donc qui vous l'a lue ?

GEORGES.

C'est ce malheureux Bouracan. . . il avoit ben affaire d'apprendre à lire aussi, lui. Est-ce qu'un garçon tailleur a besoin de ça, pour prendre une mesure ?

Air : *Malgré la bataille.*

On n'devroit apprendre,
A chaqu'ouvrier,
Que c'qui peut le rendre
Fort dans son métier ;

Car, le peu d'science,
De ces d'mis-savans,
Ne leur sert, je pense,
Qu'à nuire aux gens.

PAULINE.

S'il ne vous l'avoit pas dit, vous l'auriez appris par un autre, et il auroit toujours fallu rendre l'argent.

GEORGES, *soupirant.*

Rendre l'argent!... vous croyez donc que c'est forcé?

PAULINE.

Je le juge comme ça.

Air: *Si Pauline est dans l'indigence.*

Oui, l'honneur dicte votre thême,
Et votre devoir aujourd'hui,
On doit se prendre par soi-même,
Dans tout ce qui regarde autrui:
Il vous faut donc rendre la somme,
Sans aucunes difficultés...
Car, la loi de tout honnête homme,
Est l'respect des propriétés.

GEORGES.

Je l'avois ben pensé comme vous... et en ce cas là, v'là la bourse; tenez, ma chère Pauline; prenez l'affiche avec; enveloppez-là dedans, et reportez-là à son adresse... mais, jarni! j'ai ben du regret qu'on ait pas attendu à demain, pour me lire c'te malheureuse écriture là.

PAULINE.

Pourquoi? demain, ne seroit-ce pas la même chose qu'aujourd'hui?

GEORGES.

Ah! parce que demain, nous serions mariés, et que vot' père ne pourroit pus reculer.

PAULINE.

Il faut espérer qu'il ne se dédira pas pour ça, à présent; mais quand nous devrions le craindre, nous ne sommes plus les maîtres de balancer.

GEORGES.

Pisque c'est comme ça; allez donc tout de suite reporter la bourse. Ah! mais, dites donc, l'avez-vous ben regardée aussi, vous, c'te bourse?

PAULINE.

Pourquoi çà?

GEORGES.

Pour être ben sûr si elle est verte.

PAULINE.

Oh! il n'y a pas d'équivoque.

GEORGES.

Allons, y faut donc en faire son deuil ; dépêchez-vous seulement de revenir, pour que je ne me rencontre pas seul avec votre père ; car je vas me trouver tout honteux devant lui.

PAULINE.

Je serai ici dans un instant. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE VI.

GEORGE, *seul.*

C'est vrai dà ça... C'matin j'aurois été gaillard et glorieux devant lui, et à présent à ma mine basse, y devineroit tout de suite le déchet de ma fortune ; comme çà change donc un homme, de se sentir le gousset vuide, ou ben garni !... Mais c'est égal... ; sois tranquille mon pauvre Georges. Pense que c'est toujours ben fait, que de ben faire, et désire seulement.

Air : *Dé la croisée.*

Pour prix de ta belle action,
Et de l'exemple que tu donnes ;
Que l'goût d'la restitution,
Puisse prendre à maintes personnes !...
Ah ! si chacun s'piquoit d'bonn' foi,
Que de gens qui n'y pensent guères ;
Auroient bientôt ainsi que moi,
Les poches bien légères. *bis.*

Allons, je peux remporter ces affiches là à la maison, c'n'est pas la peine de les coller, je les r'vendrai à queuqu' épicier, et ça sera du moins un petit bénéfice innocent, qu'on ne pourra pas me reprocher. Ah ! jarni ! v'là le citoyen Labrosse, avec le notaire et le traiteur ! voyons un peu comment que ça va tourner.

SCÈNE VII.

LABROSSE, GEORGES, UN CLERC, *avec des papiers ;* UN GARÇON TRAITEUR, *une vanne sur la tête.*

LABROSSE, *à George gaiment.*

Eh ! ben mon enfant ! vive la joie et la bonne chère ! v'là le contrat et le souper tout à la fois, voyons, desserre un peu les cordons de ta bourse pour payer ces messieurs.

GEORGES, *embarassé, à part.*

Ah ! v'là le tuyautem !.. (*haut.*) Je vous dirai, mon cher itoyen, que les cordons, pisque cordons y a, ont emorté la bourse.

LABROSSE.

Comment ! comment ! qu'est-ce que tu nous chante ?

GEORGES.

Ah ! dam', je chante p't'être un vilain air ! mais les paoles n'en sont que trop véritables.

Air : *Triste raison, j'abjure ton empire.*

Un oiseau pris dans sa douleur extrême,
S'il voit un jour s'enfuit du trébuchet ;
Se trouvant mal, la bourse a fait de même,
Et déserté tantôt de mon gousset.

LABROSSE.

Mais je te dis que je ne t'entends pas ; dépêche toi donc e payer ces messieurs, ils sont pressés.

GEORGES.

J'en suis fâché, je ne peux pas aller plus vîte... Eh ! nais est-ce que vous ne pourriez pas toujours avancer ça, ous, ça se retrouvera après.

LABROSSE.

Moi ! oh ! non pas. Je t'ai prévenu que je ne voulois ien débourser du tout... C'est ben assez que je te donne na fille.

GEORGES.

Eh ben ! pisque c'est comme ça, faut que j'attende qu'elle oit revenue.

LABROSSE.

Que ma fille soit revenue ! est-ce que c'est elle qui a a bourse ?

GEORGES.

Elle la eue toujours ; (*en soupirant.*) mais je crois ben ju'elle ne l'a pus...

LABROSSE, *impatienté.*

Elle la eue ! elle ne la pus !... Eh ! quel diable d'emrouillage que tu nous fais-là donc.

GEORGES.

Y n'y a pas d'embrouillage. Ça n'est mordine que trop lair. Vous savez ben les affiches que j'avois à coller deuis trois jours...

LABROSSE.

Allons ! v'là les affiches à présent ; (*au notaire et garçon raiteur.*) quand je vous dis qu'il bat la campagne... Mais 'là ma fille, tout ça va s'arranger.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PAULINE.

LABROSSE.

ARRIVE donc, Pauline.

Air : *D'Arlequin afficheur.*

Il dit qu'il t'a donné ses louis.

GEORGES.

Enveloppés dans une affiche.

LABROSSE.

Qu'en as-tu fait, Pauline ? dis.

PAULINE.

J'les ai remis avec l'affiche.

LABROSSE.

Remis !... Mais à qui donc cela ?

PAULINE.

A celui qu'indiquait l'affiche.

LABROSSE.

Eh ! qui t'a commandé c'trait là.

GEORGES et PAULINE.

On vous dit qu'c'est l'affiche.

LABROSSE, *en colère.*

Le diable soit de votre affiche, et de vous aussi ! voulez-vous ben m'expliquer ça, pus à clair.

PAULINE.

Mais, mon père, ça l'est pourtant bien ! ces affiches disoient qu'il falloit rendre la bourse au citoyen Dinval ?

GEORGES.

Oui. A la place Vendôme, N°. 13.

LABROSSE.

Eh ben ! après ?

PAULINE.

Eh ben ! je viens, comme je vous dis, de lui reporter ses louis.

LABROSSE, *au notaire et traiteur.*

En ce cas là, citoyens, vous n'avez qu'à remporter vos papiers et vos plats.

LE GARÇON TRAITEUR.

Comment, citoyen ! ce repas qui est commandé ! qui est tout chaud ! tout prêt à manger !...

LE CLERC DE NOTAIRE.

Et les papiers, extraits de baptême, de morts et autres que nous avons récopiés ; qu'ils vous servent, ou non, la peine a été prise, et il faut toujours qu'on la paye.

LABROSSE, *en colère.*

Eh ! qui diable voulez-vous qui vous paye, à présent, et qui vous mange, puisque c't'animal là a perdu son argent, comme un imbécille qu'il est.

GEORGES, *à Labrosse.*

Mon cher citoyen, ne vous fâchez pas, puisque les papiers sont tous faits ; ils pourront toujours servir, ainsi que le repas. J'ai rendu la bourse, c'est vrai... ; mais je me rappelle que y avoit une récompense de promise. Bonracan m'a ben lu que y avoit cinquante francs ; ainsi, ça servira encore à tout payer. Pauline, donne les à ces citoyens.

LE TRAITEUR.

A la bonne heure. Et sur ce pied là ; prenez toujours ça, et je vas vous chercher le reste.

GEORGES.

Pardine ! ça seroit dommage de se voir passer un fricot comme ça, devant le nez.

Air : *Sous le nom de l'amitié.*

GEORGES, *à Pauline.*

Donnez-leur donc cet argent,
Pour n'pas les faire attendre.

LE NOTAIRE ET LE TRAITEUR.

Je ne peux pas attendre.

GEORGES ET LABROSSE.

Donnez / Donne } leur donc cet argent.

PAULINE.

De l'argent, et où le prendre ?

LABROSSE.

Bon ! à l'autre à présent.

GEORGE Donnez-leur
LABROS Donne-leur
LE NOTAIRE, LE TRAITEUR. Donnez-nous
} donc cet argent.

PAULINE.

Je n'ai point du tout d'argent.

Eh ! mais, mon dieu ! quel argent me demandez-vous donc, tous ?

GEORGES.

Eh ! jarni ! celui-là qu'est promis dans l'affiche. Cinquante francs, que le citoyen Dinval a dû vous donner.

PAULINE.

A moi ?... Il ne m'a rien donné du tout.

GEORGES, *et tous les autres.*

Comment ? il ne vous a rien donné !...

Air : *De Malborought.*

Ah ! v'là qui m'désespère,
N'y a donc pus de probité sur terre.
PAULINE { Comment donc qu'vous allez faire ?
GEORGES { Comment donc que j'vas faire ?
LABROSS { Comment donc qu'tu vas faire ?
Pour payer ces gens-là ?

LE TRAITEUR.

Oui, voyons qui m'paiera.

LE NOTAIRE.

Et l'contrat que voilà.

LABROSSE.

Ma foi, traiteur, notaire,
Remportez chacun votre affaire.

LE TRAITEUR.

Adieu la bonne chère,
Notre ami s'en passera.

LABROSSE.

Car rien ne servira.

LABROSSE, *à Georges.*

Vois-tu, malheureux que t'ès, affronteur des honnêtes gens, que tu mets tout le monde dans l'embarras avec tes sottises. (*au notaire et traiteur.*) Je vous demande bien pardon, citoyens; mais vous voyez qu'il n'y a pas de ressource; ainsi, ne perdez pas votre tems avec lui : j'y suis attrapé comme vous, et pour le punir, je vas l'y donner son compte et le renvoyer.

LE TRAITEUR.

Ça s'ra bien fait. (*à Georges.*) Ah ! le nigaud, perdre un repas comme celui qu'on l'y avoit apprêté : tu n'auras jamais une occasion comme ça. Va, tiens; juges-en, (*il lui porte un plat sous le nez.*) et réniffles-en la fumée, c'est tout ce que t'en auras. (*Il s'en va.*)

LE CLERC.

Moi, je ne suis que le second clerc, et je m'en vais dire cela à monsieur le notaire; il s'arrangera avec vous... Votre serviteur. (*Il s'en va.*)

SCÈNE IX.

LABROSSE, PAULINE, GEORGES.

GEORGES.

V'LA tous mes apprêts de nôce qui prennent une mauvaise route ! Comment, Pauline, ce monsieur Dinval ne vous a pas donné les cinquante francs ?... Faut qu'y soit ben ingrat.

LABROSSE.

Ah ! pas encore autant comme tu ès bête, toi... Est-ce que tu ne savois donc pas que c'est la mode, beaucoup promettre et rien tenir ! ce proverbe là est pourtant pus vieux que toi.

PAULINE, *à Georges.*

Y m'a demandé si c'étoit moi que j'avois trouvé sa bourse, et comme j'ai dit que c'étoit vous, il m'a demandé votre adresse.

GEORGES.

Mon adresse ! pourquoi faire donc ?... a-t-y compté l'argent ?

PAULINE.

Oui, y ma dit qu'il manquoit six francs.

GEORGES.

Ah ! jarni ! c'est à cause de ça qu'y se sera fâché ; c'est les six francs que j'ai mangés avec Bouracan... Mais c'est égal, si c'étoit un honnête homme il les auroit diminués dessus les cinquante francs, et y m'auroit envoyé le surplus.

LABROSSE.

Non. Il a ben fait de ne rien donner. Ça t'apprendra à vivre... Et pis d'ailleurs, t'est un malhonnête toi-même, d'avoir dépensé de l'argent qui ne t'appartenoit pas !...

GEORGES.

Oui, avec un autre... Mais vous vouliez ben que je gardisse tout, vous.

LABROSSE.

Allons, tais-toi ; et ne me raisonne pas, décampe putôt ben vîte de chez moi, et va t'en chercher fortune ailleurs.

PAULINE.

Comment, mon père ! vous le renvoyez parce qu'il a été honnête...

Air : *Eh ! mais oui-dà, comment etc.*

A c'que l'honneur ordonne,
Peut-on se refuser ;

GEORGES.

Vous dont l'âme est si bonne ;
Devez vous m'en blâmer.

PAULINE.

Ah ! mon papa,
Pourquoi donc vous fâcher ainsi pour ça.

LABROSSE.

Je me fâche, parce que ça me plait... Vous, mam'zelle, vous êtes encore une morveuse, et une mal-avisée... Premièrement de vous être ingérée de reporter tantôt t'te

bourse là de louis! sans mon ordre, et à présent de vo[us] méler de me parler pour un drôle comme celui-là... R[e]montez ben vîte à votre chambre ! et que je ne vo[us] entende pas souffler sans ma permission.

SCENE X.

LABROSSE, GEORGES.

LABROSSE.

Et toi, tourne-moi ben vite les talons.

GEORGES.

Soit : pisque c'est là vote dernier mot... mais du moins, laissez-moi reprendre mon sciau et mon échelle, que j'ai remis dans la boutique, avec mes autres affaires.

LABROSSE.

Eh ben! entres y donc pour la dernière fois... Et n[e] vas pas t'aviser de reparler à ma fille...; ni même de resonger que j'avois fait la sottise de te la promettre en mariage !... Elle n'est pas faite pour toi, tu n'a jamais été qu'un imbécille, un meurt de faim... Et tu ne seras jamais que ça.

GEORGES, *piteusement.*

Ben obligé! v'là des jolis complimens d'adieu... On appelle ça se quitter amicablement.

Air : *C'est ce qui me désole.*

Hélas! ma Pauline en ce jour,
Te v'là ravie à mon amour;
C'est ce qui me désole. *bis.*
Mais si du bonheur j'perds l'espoir,
D'l'honneur j'ai rempli le devoir;
C'est ce qui me console. *bis.*

(*Il entre à la boutique.*)

SCÈNE XI.

LABROSSE, *seul.*

LA... C'est t'y pas endêvant d'avoir affaire à des animals comme ça, moi que je comptois d'abord faire ce soir un joli repas qui ne m'auroit rien couté... Et qui n'ai pas diné même pour l'attendre, et de plus que je m'étois commandé un bon habit neuf...; que j'aurois encore gagné là-dessus, comme présent de nôces... Et à c't'heure, y faudra le payer de mes propres deniers...

SCENE XII.

LABROSSE, BOURACAN.

BOURACAN, *fort enviné.*

AH! bon jour mon cher citoyen! père, papa Labrosse, eh ben! la nôce, le repas, le bon vin, tout ça est-y prêt?

LABROSSE, *avec humeur.*

Qu'est-ce que vous demandez, vous?

BOURACAN.

Je demande... Eh! mordienne on ne peut pas s'y tromper; je demande à boire d'abord, et mon ami Georges, qui m'a invité à son mariage avec votre fille, et au festin de la nôce de ce soir.

Air : *Vive le vin, vive l'amour.*

Et j'vous réponds d'y faire honneur,
Car je m'présente de tout cœur,
Je suis un convive agréable;
Pourvu que vot' vin soit potable,
J'y serai le dernier tenant...
Car, si je ne reste pas devant,
Au moins j'couch'rai dessous la table.

LABROSSE.

Je vous en crois ben capable; mais, ni le vin, ni le repas ne vous feront pas mal au cœur; ni à lui non pus même.

BOURACAN.

Bah! pour du mal non; mais pourquoi donc qu'ils ne me feroient pas de bien?

LABROSSE.

Parce que votre Georges est un imbécille, et qu'il n'aura pas ma fille.

BOURACAN.

Ah, je n'entends pas ça, et y n'est pus tems de vous dédire, car j'ai compté dessus ce mariage là, pour souper moi.

LABROSSE.

Ah ben, vous n'avez qu'à décompter, vous v'là au dessert.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DINVAL.

DINVAL.

N'EST-CE pas ici que l'on ma dit que je trouverois un honnête garçon, nommé Georges ?

BOURACAN.

Ah, v'là encore un soupeur apparemment.

LABROSSE, *en colère.*

Que le diable le régale ce drôle là... ; il avoit donc invité ben du monde. (*à Dinval.*) Qu'est-ce que vous l'y voulez citoyen ?

DINVAL.

N'est-ce pas lui qui avoit trouvé une bourse avec vingt-cinq louis ?

BOURACAN, *à part.*

Ah, v'là donc l'enclouure de c't'argent qu'il a c'pérou qu'il possède.

LABROSSE, *à Dinval.*

Oui, un beau nigaud ! et qui méritoit bien ce bonheur là ! Est-ce qu'il n'a pas fait la sottise de les rendre.

BOURACAN, *avec chaleur.*

Miséricorde !... il est possible qu'il les ait rendus ?

LABROSSE.

Oh ! que trop rendus même... et c'est ça qui fait que la nôce et le souper sont décommandés.

BOURACAN.

Ah ! le misérable !... je ne l'y pardonnerai jamais celle là. . . .

LABROSSE, *à Dinval.*

Par ainsi, si vous venez pour le repas, vous pouvez faire comme nous, vous n'y salirez pas de serviettes.

DINVAL.

Non, citoyens ; je ne viens pas pour le repas, et je n'y suis pas même invité... Mais il me paroît que vous êtes fâché de ce que Georges a rendu cet argent ?

LABROSSE, *vivement et fortement.*

Fâché !... J'en suis désespéré.

BOURACAN, *plus fort encore.*

Désespéré !... J'en suis enragé.

LABROSSE.

D'autant plus encore, que je pense ben que c'te somme là venoit de quelques agioteurs...

BOURACAN.

Oh! sûr, et j'en jurerois, moi! car y n'y a qu'eux qui puissent porter l'argent comme ça, par paquet... Aussi, y u'est pas étonnant qui sorte de leurs poches, comme il est entré dans leurs griffes.

DINVAL.

Votre supposition est fausse. Mais, quand même elle seroit fondée, ce seroit toujours une preuve de l'honnêtété de Georges.

LABROSSE.

Dites-donc plutôt de sa bêtise. Un drôle qui n'avoit pas le sou; qui est amoureux de ma fille, et à qui j'avois la bonté de l'accorder, à cause de c't'argent là, et au moment d'être heureux, il perd sa fortune et sa maitresse... et se sert de ma fille encore pour reporter c't'argent là...

BOURACAN.

Fi donc! ça n'est pas pardonnable!...

DINVAL.

C'est justement ce qui rend son action plus belle encore. Apprenez que c'est moi qui l'avoit perdu.

LABROSSE.

Ah! je ne m'étonne plus si vous trouvez qu'il a si bien fait.

BOURACAN.

C'est vous! ah ben! jarni papa! vous êtes ben heureux que ces louis là, ne m'ayent pas donné la préférence de leur rencontre.

DINVAL.

Vous ne les auriez pas rendus, vous, n'est-ce pas?

BOURACAN.

Oh! non... foi d'honnête homme; mais je les aurois bus à vot' santé... et ça auroit fait un miracle en votre faveur; mais, puisque Georges a été si mal avisé, que de commettre une faute comme celle là; je le rénie... et je l'y défends de jamais se retrouver à trinquer avec moi... Adieu, citoyen! souvenez-vous que v'là un bon repas que vous me faites perdre là!... et que si jamais vous reperdez, vous! et que je trouve, moi... p'sit!... vous me rendrez une fève pour un pois. Votre serviteur. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XIV.

DINVAL, LABROSSE.

DINVAL.

Comme la prévention aigrit les esprits! et comme un peu de fortune fait quelquefois prendre le change; mais vous qui partagez son erreur, je veux vous désabuser.

LABROSSE.

Oh ! je n'ai pas le tems de vous entendre. Je vas voir plutôt si Georges a fait son paquet.

DINVAL.

Son paquet ! pourquoi donc ?

LABROSSE.

Parce que je le chasse, et que je ne veux pus voir un drôle qui est cause que je vas payer au notaire, un contrat qui ne servira pas, et au traiteur, un repas dont je n'aurai senti que l'odeur.

DINVAL.

Avant de vous fâcher contre cet honnête garçon...

LABROSSE.

Parbleu ! oui, cet honnête garçon. Je crois ben que vous prendrez son parti, vous êtes payé pour ça.

DINVAL, *à part.*

Voilà vingt-cinq louis qui lui tiennent bien au cœur... (*haut.*) J'espère vous prouver, et même vous faire convenir, que la conduite de Georges est louable... Avant de le renvoyer, permettez-moi de lui dire un mot, ainsi qu'à votre fille.

LABROSSE.

Ah ! c'est ben aisé ; mais dépêchez-vous ; car, je suis pressé de le voir dehors... Holà ! Pauline, venez ici.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, PAULINE, *arrivant.*

PAULINE.

QUE voulez-vous, mon père ?

LABROSSE.

Parlez avec le citoyen. (*à Dinval.*) Je vas vous chercher l'autre, et vous l'amener moi-même. (*Il rentre.*)

SCÈNE XVI.

DINVAL, PAULINE.

PAULINE, *reconnoissant Dinval.*

AH ! c'est vous, monsieur !

DINVAL.

Mademoiselle, quand vous m'avez reporté cette bourse, tantôt, est-ce Georges, lui-même, qui a eu l'envie de me la faire remettre ?

PAULINE.

Oui, citoyen, c'est lui qui en a eu la première idée.

DINVAL, *avec intérêt.*

Et vous saviez, en me la reportant, que votre père, qui aime beaucoup l'argent, à ce qu'il paroit, ne consentiroit plus à vous unir ensemble ?

PAULINE.

Il est vrai que nous en avions peur; mais cette crainte là, n'a pas dû nous empêcher de faire notre devoir.

DINVAL.

C'est fort bien penser... Mais, pourquoi ne m'avez-vous rien dit de la situation de vos affaires, de vos amours... et de la pauvreté de Georges ?

PAULINE.

Ah! monsieur! c'est que si l'intérêt de notre fortune pouvoit dépendre de votre générosité, la satisfaction de nos cœurs ne dépendoit que de mon père.

DINVAL.

Vous m'enchantez, mademoiselle, avec ces sentimens...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LABROSSE, GEORGES, *avec son sceau et son échelle.*

LABROSSE, *à Dinval.*

Tenez, monsieur, v'là vot' homme.

DINVAL, *à Georges, qui paroît honteux.*

Approchez, citoyen. Est-ce vous qui aviez trouvé une bourse, avec vingt-cinq louis, que j'avois perdus ?

GEORGES.

Ah! oui, citoyen... Et je vous demande ben pardon, s'il y manque queuque chose, à la somme que je vous ai fait remettre... y a t'un louis dedans, sur les vingt-cinq, où ce que vous n'aurez retrouvé que trois écus de six francs... Mais, dam'! vous pensez ben que dans la joie d'une trouvaille comme ça, on boit un coup avec ses amis... et que c'est le trouveur qui paye l'écot...

DINVAL.

Je conçois fort bien cela.

GEORGES.

Oui, citoyen... Mais pour vous dédommager de c't'écornure, que j'ai fait là à vote somme, v'là des affiches que je comptois revendre à mon profit; mais je vous les abandonne de bon cœur, et en réparation du tort que j'vous ai fait.